



JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

PARAISANT LE SAMEDI

A. CHÉRANCÉ

Gérant responsable.

ULTIMATUM

Aux citoyens rédacteurs et collaborateurs de l'ex-*Refusé*, de l'*Avant-Garde*, de l'*Excommunié*, de la *Verge* et tutti quanti.

Temps passé n'est plus, *citoyens*.

Jusqu'à présent, vous avez pu insulter, diffamer, et, pour parler comme vous, *engueûler* tout à votre aise : peu de gens vous répondaient. On craignait de se mesurer avec vous, comme on craint de se mesurer avec un balayeur, un fort de la halle ou un joueur au bouchon de la Thibaudière.

Ceux que vous preniez pour têtes de Turc, que ce fussent des particuliers, des journalistes de la grande presse ou même des journaux de votre catégorie, se taisaient devant vos injures, passaient leur chemin et pressaient le pas, confus comme des malfaiteurs poursuivis, afin d'éviter le scandale d'un rassemblement sur la voie publique et d'échapper aux fleurs de rhétorique de votre répertoire canaille.

Cela ne sera plus, *citoyens*.

Vous trouverez désormais quelqu'un pour vous combattre avec vos propres armes.

Nous sommes décidés à abaisser jusqu'à vous notre plume et à revêtir, au besoin, notre style d'une casquette, d'une blouse, d'une cravate à longs becs et de souliers éculés. Nous n'avons pas de catéchisme poissard : nous en achèterons un.

Vous avez voulu vous ériger en grands justiciers de ce que vous appelez les vices et les défauts des autres, — des gens qui, quels qu'ils soient, valent mieux que vous ; — vous êtes entrés dans les maisons avec escalade et effraction : nous entrerons chez vous en brisant les vitres, s'il le faut.

Ceci est notre *ultimatum* :

Si, dans votre prochain numéro, vous n'avez pas encore fait, en bloc, amende honorable de vos injures, de vos insultes et de vos injustices ; si vous n'avez pas promis de renoncer à ce système d'infamies à jet continu, attention ! Jusqu'à présent nous n'avons fait qu'escarmoucher, mais alors la canonnade s'engagera vigoureusement. Ce ne sera pas une guerre de courtoisie que nous vous ferons ; nous

ne saluerons pas préalablement, comme à Fontenoy. On n'agit ainsi qu'avec les gens qu'on estime.

Nous vous ferons une chasse analogue à celle que faisaient les voltigeurs corses aux bandits des mâtis. Ce sera la loi de Lynch appliquée en matière de presse.

La première phase de l'action s'appellera : *Histoire du REFUSÉ*.

Comme le disait, l'autre jour, l'un d'entre vous, nous naissons avec le printemps ; mais songez que le printemps n'est pas seulement l'époque de la poussée des feuilles : il est aussi celle de l'échenillage et du hannetonage.

LA RÉDACTION.

M. DENIS BRACK ET LE FRÈRE SULPICE

Quelques lignes insérées dans le premier numéro de l'*Excommunié* et émaillées d'un mauvais calembour laissaient prévoir que M. Denis-Brack, le grand cuisinier des libres pantins lyonnais, se proposait de mettre à la broche le frère de la colonie pénitentiaire d'Oullins qui vient d'être condamné par le tribunal correctionnel.

Je ne veux pas prendre la défense du frère Sulpice. Il paraît certain, d'après la déposition des témoins et d'après l'attitude de l'accusé, que ce malheureux est doué d'un caractère des plus violents et qu'il avait une tendance particulière à se laisser entraîner à de fâcheuses brutalités.

Plusieurs enfants ont été frappés par lui à coups de sabots, et, quoiqu'il ne faille pas oublier que les dits enfants sont des insoumis dont les parents se débarrassent en les envoyant dans cette maison de correction, je reconnais que le tribunal n'a fait que justice en infligeant la peine de deux mois de prison à ce frère.

J'approuve entièrement ce jugement, car, je le répète, frère Sulpice ne m'inspire aucune espèce d'intérêt, aucune pitié.

Ce qui m'inspire de la pitié, c'est l'outrecuidance de ce personnage qui signe Denis Brack, sans doute parce qu'il trouve que son véritable nom de *Gros-Denis* n'est pas d'un tempérament assez littéraire.

Ah ! vous avez dû suer sang et eau, ah ! vous avez dû vous torturer l'esprit de la belle façon, M. Denis Brack, pour arriver à trouver dans un

fait aussi simple quatre colonnes de cette prose imagée dont vous empruntez tous les jours le secret aux vieux clichés de l'*Opinion nationale* et du *Siècle*.

Vous faites de la colonie d'Oullins un bien vilain portrait, M. Denis Brack. Serait-ce M. Moucherel, rue Madame, 23, qui vous aurait donné des renseignements ? — Cela pourrait bien être : cet excellent père de famille doit, en effet, connaître l'établissement, car c'est dans cette maison de correction qu'il élève ses enfants... aux frais de l'Etat.

Quant aux vingt-trois plaies distinctes que M. Moucherel a comptées sur les jambes de ce fils, objet de sa sollicitude et de sa tendresse, je la trouve bien bonne encore, celle-là.

Mais comment diable ! avez-vous suivi l'audience, M. Denis Brack ? Vous aviez bien vos lunettes, je les y ai vues ; mais vous auriez donc besoin aussi d'un tuyau acoustique ?

Cela doit être, car moi, qui, comme bien d'autres, ai assisté à l'audience — sans parti pris et en toute impartialité, — j'ai entendu des choses bien différentes :

1° Ces vingt-trois plaies distinctes ont été constatées par un *officier de santé*, M. Peillon, plusieurs semaines après le jour où auraient été portés les coups dont se plaint le jeune Henri Moucherel et alors qu'un vésicatoire avait été posé sur le genou.

2° M. le *docteur* Dupuy, d'Oullins, avait vu, lui, la jambe au lendemain des prétendues blessures et n'y avait rien remarqué... qu'une arthrite, c'est-à-dire qu'une affection rhumatismale de l'articulation du genou.

3° Trois médecins de Lyon, MM. les *docteurs* (1) Gromier, Tavernier et Guyénot, qui ne se drapent peut-être pas dans le titre de libres penseurs, mais dont l'honorabilité n'en est pas moins indiscutable, ont été invités à examiner le jeune Henri Moucherel au lendemain du procès-verbal de M. l'*officier de santé* Peillon, et, comme M. le *docteur* Dupuy, ils n'ont vu qu'une arthrite.

Seul donc M. Peillon, *officier de santé*, M. Moucherel père et vous, M. Denis Brack, avez vu les vingt-trois empreintes de coups de sabots.

Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mais j'aime mieux m'en rapporter au témoignage des quatre *docteurs* en médecine ci-dessus nommés. On a comme cela dans la vie des préférences assez singulières.

Remarquez, M. Denis Brack, que vous vous êtes bien gardé de mentionner le rapport de M. le *docteur*

(1) *Docteurs* et non pas *officiers de santé*, entendez-vous bien, M. Denis Brack.

Dupuy et celui de MM. les docteurs Gromier, Tavernier et Guyénot. Cela aurait nui à votre effet ; cela n'aurait pas assez flatté les nobles instincts de la collection de *partageux* qui constitue le contingent de vos lecteurs.

Vous vous êtes bien gardé de dire que, si le frère Sulpice a été condamné à deux mois de prison, c'est uniquement pour ses habitudes de correction par trop brutales, pour son mauvais naturel, si vous voulez, et non pour l'arthrite du jeune Moucherel.

Vous parlez avec dédain des *soutanes grises*, des *cornettes blanches*, des *chiens de garde* du pénitencier d'Oullins. Avez vous jamais visité cet établissement, M. Denis Brack ? — Je l'ai visité, moi, et je m'en suis félicité. J'ai vu à l'œuvre ces *soutanes grises*, j'ai entendu les aboiements de ces *chiens de garde*, j'ai goûté les « haricots » et les « pommes de terre », j'ai parlé à ces *cassés*, à ces *suppliciés*, comme vous le dites en singeant Sauvestre, le *fesseur* des petits enfants, et je suis heureux de pouvoir rendre hommage au dévouement des *chiens de garde*, à la bonne administration des *soutanes grises*, à la douceur des *cornettes blanches*.

Il est possible que vos sympathies ne leur soient pas acquises. Mais c'est là un de ces malheurs dont on se console facilement : ils ont de quoi se rattraper, car l'estime des honnêtes gens ne saurait faire défaut à ces hommes pleins d'abnégation, qui, par humanité pure, se vouent corps et âme à la difficile entreprise de moraliser par le travail tous ces jeunes malheureux que le manque de soins, de surveillance ou des instincts pervers ont poussés au vagabondage ou au vol, de tous ces pauvres enfants que des parents, trop besoigneux ou trop peu soucieux de leurs devoirs, abandonnent, pour ainsi dire, à la charité publique.

Les tout jeunes enfants sont occupés à fabriquer des chapelets, cela est vrai. Mais ce n'est là qu'une occupation transitoire, et, dès qu'en voyant leurs camarades travailler aux métiers de toute sorte ils ont exprimé leur préférence pour l'un quelconque de ces métiers, on les fait aussitôt passer aux ateliers. Ils y deviennent forgerons, mécaniciens, cordonniers, menuisiers, charpentiers, ébénistes, relieurs, cultivateurs, etc.

Nous les rencontrons souvent, le dimanche, par centaines, sur les quais de notre ville, propres et bien portants, tambour et musique en tête, accompagnés seulement de deux ou trois frères, et il n'y a, pourtant, pas ou presque pas d'exemple que l'un d'eux ait cherché à profiter de cette quasi liberté pour s'enfuir.

Pendant toute la durée de leur détention, un compte de travail est ouvert à chacun de ces enfants, et, après être entrés à la colonie couverts de haillons et de vermine, ils en sortent au bout de quelques années vigoureux, proprement vêtus, munis d'un bon état et possesseurs d'un petit pécule.

Le digne directeur, M. l'abbé Guillemain, s'occupe souvent encore de les placer chez de bons patrons de la ville, et il ne se passe pas de jour où ce charitable ecclésiastique ne reçoive la visite de quelques-uns de ses anciens élèves, qui viennent se rappeler à son souvenir affectueux ou, se trouvant momentanément sans emploi, viennent lui demander à rentrer quelques jours dans l'établissement.

Si vous ignorez ces détails, M. Denis Brack, demandez-les à M. Moucherel père : il doit savoir tout cela, lui qui a fait élever deux de ses enfants dans cette colonie pénitentiaire d'Oullins.

Maintenant, qu'il y ait eu, une fois, parmi les frères un jeune homme doué d'une mauvaise nature, d'un caractère cruel, barbare même, qu'est-ce que cela prouve ? Est-il besoin, M. Denis Brack, que vous rendiez toute la communauté responsable de la méchanceté d'un seul ? — Alors pourquoi, profond philosophe, n'osez-vous pas dire à l'armée française qu'elle est une armée de traîtres et de lâches, parce qu'on a trouvé plus d'une fois des lâches et des traîtres dans ses rangs ?

Un autre exemple, tenez ! — Les prisons et les bagnes regorgent de libres-penseurs, comme vos 196 compagnons du Vendredi Saint.

Tirez un peu la conclusion de ce fait.

Permettez-moi, en finissant, de relever un détail de votre article à sensation :

« Si je vous le montrais, » dites-vous en parlant du frère Sulpice, « si je vous le montrais avec ses cheveux tondus, son front déprimé, ses yeux enfoncés, sa face pâle et son nez en *pique-bise*... »

Décidément, vous êtes bien drôle, M. Denis Brack, et je ne puis m'empêcher de rire quand je vous vois apostropher les gens sur les défauts de leur visage. Si, toutefois, je ne m'en étonne guère, c'est parce que je connais mes auteurs et que j'ai lu mon La Fontaine.

Ecoutez ce bonhomme de fabuliste :

Le fabricant souverain

Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Il ne vous a donc jamais pris fantaisie, M. Denis Brack, de changer un peu de côté les poches de la besace et de faire passer devant la poche de derrière ? Essayez donc un peu, et, cessant de voir la paille dans l'œil du voisin, vous pourrez peut-être, vos lunettes vertes n° 2 aidant, apercevoir le tronc de *Wellingtonia gigantea*, ce tambour major des poutres, qui se prélassait dans votre prunelle.

Mais laissons là cette étude comparative de deux physiologies.

Si jamais la tête du frère Sulpice figure sur la cheminée d'un amateur de chinoiserie, méfiez-vous : on pourrait bien ne pas tarder à venir vous demander la vôtre pour faire pendant.

BABYLAS.

Je reçois de M. Ernest Capitan la lettre suivante :

Lyon, le 3 mai 1869.

Monsieur CASTOR,

Je ne vous connais pas. Vous avez l'honneur de me connaître ; malgré le pseudonyme, à l'*Avant-Garde* personne ne se cache.

Ce n'est pas que je tiens à faire votre connaissance, mais j'éprouverais un sensible plaisir à vous placer ma main sur le visage et mon pied au derrière.

Veillez donc, à cet effet, me donner un rendez-vous dans un lieu privé, et, si vous craignez de venir seul, loisible à vous de vous faire escorter par votre meute.

ERNEST CAPITAN.

P. S. Quant à mon ami Noël, comme il se trouve pour quelque temps à Paris, vous bénéficiez de son absence, — provisoirement.

RÉPONSE A M. ERNEST CAPITAN.

Décidément, Monsieur, lorsque vous avez choisi votre pseudonyme littéraire, vous avez été bien inspiré. On lit, en effet, dans le dictionnaire de Bescherelle :

CAPITAN, s. m. Hist. litt. Personnage faufaron, grand donneur de coups d'épée en paroles, et très-humble dans le fait, qui figurait dans presque toutes nos vieilles farces ou comédies avant Molière.

— Par extension. Tout individu qui se vante d'une bravoure qu'il n'a pas.

Comme c'est vrai cette définition ! Votre fanfaronnade perce dans toute votre épître.

Vous parlez d'abord de l'honneur de vous connaître : cette expression pourrait bien aller sous la plume de tout autre que vous, car enfin je n'ai pas entendu dire que vous ayez jamais volé le portemonnaie de personne ni même chipé des pruneaux chez aucun épicier. Mais je ne puis m'empêcher de vous dire, cependant, que vous auriez infiniment mieux fait de laisser vanter par tout autre l'honneur de vous connaître.

Vous dites ensuite que, « malgré le pseudonyme, à l'*Avant-Garde* personne ne se cache. » C'est bon à savoir, mais alors il n'y a pas longtemps, car enfin, lors de votre diffamation contre M. Dalia, non-seulement vous avez bel et bien laissé votre ami Frantz recevoir sur l'œil droit un crachat des plus vigoureusement constitués et qui vous était destiné, mais encore vous avez attendu le dénoûment correctionnel de l'affaire pour prendre la faute, je ne dirai pas sur vous, mais sur votre pseudonyme.

Vous ajoutez ensuite que vous éprouveriez « un sensible plaisir à me placer votre main sur le visage et votre pied au derrière. »

Ah ! quant à cela, je suis convaincu que cela vous ferait un sensible plaisir. Seulement, ce qui pourrait vous faire un plaisir moins sensible, c'est que je vous placerais également et plutôt deux fois qu'une ma main sur le visage et mon pied au derrière. Cette dernière opération ne serait même pas très-difficile, vu la grande habitude que l'on a dans votre monde

de tourner l'envers au public, afin sans doute de garantir la figure, cette partie de l'individu à laquelle on a la faiblesse de tenir le plus, comme disait votre ami Frantz devant la Cour impériale.

Comme je ne suis moi-même ni cul-de-jatte ni manchot, laissez donc tranquille votre main et votre pied. Pas plus que votre corne, dont vous auriez pu me menacer aussi, tandis que vous y étiez, pas plus que votre corne, dis-je, votre pied n'est bien terrible. Ah ! si c'était le pied de votre ami Noël, qui, suivant l'expression de M. Ménéhant, rend des points à celui de Charlemagne, on pourrait voir. Mais ce n'est pas le pied de votre ami Noël.

Ce dernier, me dites-vous, est en ce moment à Paris. — Eh bien ! tenez ! cela me fait plaisir, non que je craigne son pied, quelque difforme qu'il puisse être, mais parce que je suppose qu'il est retourné en classe et qu'il va retremper son style dans l'*Épître historique grecque* et dans le *Cornélius Nepos*, ce dont le besoin se fait vivement sentir pour les gens qui se fourvoient dans la lecture de l'*Avant-Garde*.

Je n'accepte pas votre rendez-vous, M. Ernest Capitan, pas plus dans un lieu privé que dans un lieu public. Je ne vous dois aucune espèce de satisfaction. Si vous vouliez en demander une pour les insultes qui figurent dans mon article, il fallait la demander d'abord à M. Ménéhant, dont je n'ai fait que citer la brochure.

Si vous vous trouvez offensé, il y a, à Lyon, un tribunal correctionnel et un tribunal civil. Adressez-vous à l'une de ces deux juridictions ou à toutes les deux, si vous voulez.

Ce n'est que devant la justice que les rédacteurs du *Rasoir* entendent donner satisfaction aux gens qui, comme vous, tournent depuis trop longtemps la manivelle du moulin aux insultes et aux diffamations.

Maintenant, un dernier conseil, jeune tailleur de pierres (1) :

N'écrivez donc pas des lettres menaçantes. Cela fait très-mauvais effet devant le parquet et, comme je ne veux pas vous attirer, pour cette fois, de désagréments judiciaires, cela m'oblige encore à taire votre véritable nom.

Seulement, tâchez d'être sage à l'avenir, car je garde l'original de votre charmante épître.

CASTOR.

ÉLECTIONS

On nous prie de reproduire la profession de foi suivante, quoiqu'elle soit l'œuvre d'un Savoyard de Piémontais, qui n'a sans doute appris notre langue qu'en ramonant des cheminées :

« Turin, sur le Pô, le 3 mai 1869.

« Il y a aujourd'hui douze ans que je suis notaire !

« Que diable cela peut-il faire aux Piémontais ? dira-t-on ; mais j'aime à parler de moi.

« Il y a aujourd'hui douze ans que je suis notaire ! C'est assez, je me retire, j'ai 46 ans.

« Dans mon enfance, j'ai eu la rougeole. Quand je pissais au lit on me fouettait. Depuis lors j'ai pris en horreur le despotisme, les chaînes et les cachots de l'Inquisition.

« On eut beaucoup de peine à m'apprendre à lire. J'avais des hannetons dans ma casquette et j'aimais à les lâcher, au milieu du silence de l'étude, au grand déplaisir du maître. J'ai toujours aimé la liberté.

« Un jour le garde champêtre me tira les oreilles pour avoir volé des pommes ; cette insulte ne fut jamais pardonnée, et je me plais à la rappeler dans ma profession de foi.

« Je n'ai pas de fortune, mais une modeste aisance. Vous me direz que ceci n'est pas grammatical, mais j'ai toujours peu respecté les livres de M. Lhomond et me soucie de la grammaire comme de Colin-Tampon.

(1) Vous voyez que l'on vous connaît.

« J'ai trois enfants et ma femme est enceinte. C'est une Bonnet de Rontalon; son père était fermier d'un ci-devant noble, sa mère une Taillefer. Ils faisaient les meilleurs fromages du pays; vous savez qu'il faut les tenir longtemps dans un coffre avec des artisans.

« Je ne me connais pas de mauvais placements hypothécaires. Si le gage diminue et que mon argent risque, je me hâte de faire exproprier et je sauve ainsi mes pauvres écus. Il faut bien vivre.

« Je suis malade? non. Constipé, parfois. Alors je me purge, les bouillons d'herbe sont excellents. Je n'aime pas les clissoirs et je préfère les pompes de l'ancien temps.

« J'ai besoin d'un peu de repos, de quelques loisirs pour réparer mes forces, les coordonner; coordonner mes forces, j'ai bien dit. Cela ne se comprend pas d'abord, mais c'est ma façon de parler. Je n'aime pas à me gêner.

« Quand je serai député, n'ayant rien à faire, j'irai beaucoup mieux. N'étant plus constipé, j'irai à la campagne, sous les arbres, à l'ombre d'un mur, partout où je pourrai aller, comme mon illustre maître, Raspail, qui fait beaucoup quand il fait.

« Mon office, car j'ai un office, qui est mon garde-manger, vaut cent mille écus et plus. Quand on y met un prix, on ne saurait trop l'élever, et puis il y a des commodités qu'il faut payer.

« Mon office vaut cent mille écus. Eh bien! qu'un républicain se présente, je le lui donnerai pour vingt mille, et ce sera bien payé. Je lui donnerai ma fille, et mes deux fils seront ses clercs. Est-ce assez clair?

« L'absence de patrimoine ne sera pas un motif d'exclusion, au contraire. Tant plus mon rougeaud d'acheteur sera pauvre, tant plus ça me coiffera.

« Par exemple, si un impérialiste, un royaliste, un papiste, un janséniste, un congréganiste, un capitaliste, un déiste, un journaliste, un artiste venait se mettre sur ma liste, sur lui ferais prendre la piste et l'enverrais asseoir sur le Pô. Il me faut un terroriste qui m'assiste; c'est là-dessus que j'insiste, et que je persiste; je ne tiens même pas à ce qu'il soit légiste. J'ai dit.

« On me connaît, je suis de 48.

« Je recevrai les demandes jusqu'au 6 juin prochain. Vous l'entendez, le 6; passé ce délai, je tire l'échelle. M'apportassiez-vous cent mille et un écus, je les refuserais, je suis de 48.

« Je compte sur la publicité du *Rasoir*.

« Joseph LENTILLASSE, de Turin, toujours sur le Pô. »

A Messieurs de la rédaction du *Rasoir*.

Nouveaux barbiers de notre ville,
Ma vive attente et mon espoir,
Vous faites, d'une main habile,
La guerre à toute chose vile.
Amis! vive votre *Rasoir*!

Distinguons pourtant: si dans l'antre
De l'immonde *Excommunié*,
Du sanglier tout fange et ventre,
Ou de tout autre monstre, il entre
Quelque pauvre agneau dévoyé,

Quelque impie au doute sincère,
Cherchant vraiment la vérité;
Que votre main douce et légère,
Traitant l'agneau comme un bon frère,
Le rase avec aménité.

Aux coups de rasoir, je vous prie,
Mêlez, avec dextérité,
L'aimable et sage causerie,
Le savoir à la raillerie
Et le piquant à la bonté.

Aux goinfres de la libre panse,
Aux paradeurs de liberté,
A l'urbe, insulteur... récompense:
Bons coups de rasoir. Mais qu'on pense
Qu'Espérance et Foi c'est Bonté.

Moyennant quoi, Messieurs, je suis des vôtres.
Et tous, rasant ou savonnant le mal,
Du bien, du vrai, soyons dignes apôtres.
Sur ce, Messieurs, mon salut cordial.
J'attends réponse en votre gai journal.

Pourquoi les renégats entrent-ils en fureur
A l'aspect d'un habit qui fut pourtant le leur?
— Un virus peut troubler les lois de la nature,
Car les chiens enragés ont horreur de l'eau pure!

Pourquoi les défroqués ont-ils cette manie
De ne voir en tous lieux que bas-fonds pleins de lie?
Et pourquoi voient-ils tout en noir?
C'est qu'ils lorgnent autrui dans leur *propre* miroir!

Naguère encore au vent elle mettait flamberge
Et déjà l'*Avant-Garde* a bien vieilli, dit-on.
Pourquoi changer sa lame en une mince *Verge*,
Quand elle a besoin du bâton?

Contre Dieu Gros-Denis a levé sa férule,
Voudrait-il un conseil pour grandir ses succès?
Qu'il se dise, sachant l'effet du ridicule:
« Je n'ai pour perdre Dieu, qu'à lui prêter mes *traits*! »

Gros-Denis, tout gonflé d'orgueil et de démenée,
Supprime l'Eternel ou le dit immoral;
Au néant mettre Dieu, Gros-Jean! c'est assez mal!
Ne le maquillez pas de votre propre essence!

Pour ne l'avoir pas vu, Brack ne croit pas au diable.
Il a dû cependant le voir,
Quand il se regarde au miroir... (1)
Mais on dit, il est vrai, tout mauvais cas niable.

VITRIOLIN.

COUPS DE RASOIR

Les conférences font concurrence aux concerts.

Les candidats démocratiques aux prochaines élections, qui n'ont pour la plupart ni assez d'influence ni assez de fortune pour pouvoir faire de larges distributions de casques de pompiers à leurs électeurs, se coiffent eux-mêmes du casque de Mangin, montent sur les tréteaux du boniment et corrompent en monnaie de singe.

On voit des conférences de toutes les qualités et de tous les calibres.

Celles que l'on ne voit pas, ce sont celles que l'on devrait voir, c'est-à-dire celles qui auraient réellement un but utilitaire.

Comme les maçons, les vidangeurs, les chaudronniers, les étameurs doivent s'amuser aux conférences de M^e Andrieux sur les *Mœurs des Romains*!

Encore si cet orateur avait donné la recette du ciment romain, celle du curage des fosses d'aisances sous Vespasien et celle de l'étamage des casseroles, cuillers et fourchettes sous Auguste.

Mais non, il n'a pas dit un mot de tout cela.

Et M. Bancel, qui se porte un peu partout, qui est radical à Lyon et modéré à Valence, à qui Bertron, le candidat humain, se propose d'intenter un procès en contrefaçon, ce qui lui fera deux procès en comptant celui que lui intente le spectre solaire pour accaparement de couleurs! Croyez-vous que cet avocat valentinois, fils de son père, et voilà tout, ait été assez heureux dans le choix de ses sujets de conférences!

L'autre jour, il venait de parler sur le *Génie de Molière*, et une de ses auditrices, qui l'avait interrompu maintes fois par ses bravos et ses applaudissements, disait en sortant à un groupe d'auditeurs, qui ne la relevaient pas et la croyaient sur parole:

(1) Si le diable était aussi laid que Brack, nous sommes vaincus qu'il donnerait sa démission.

NOTE DE LA RÉDACTION.

— Vous me croirez, si vous voulez, mais jamais je n'avais entendu dire des choses aussi *chouettes* sur *Jenny l'Ouvrière*.

Il paraît, du reste, qu'en fait de sujets de conférence cet éloquent M. Bancel n'en a pas à foison. Son répertoire n'en contient que deux, qu'il place partout où il se présente. A Lyon il a parlé de Corneille et de Molière; à Paris il a parlé de Corneille; dans plusieurs localités de la Drôme il a parlé successivement de Corneille et de Molière, de Molière et de Corneille.

C'est une vraie boîte à musique que cet avocat. Cette boîte contient deux airs, toujours les mêmes. Voulez-vous la romance... pardon la conférence sur Corneille? — Tirez le bouton de gauche. Voulez-vous la romance sur Molière? — Tirez le bouton de droite. Et ainsi de suite en recommençant toujours. M. Bancel n'a qu'à se monter lui-même avec une clef *ad hoc*, comme le diplomate de la *Vie parisienne*. On est toujours tenté de lui adresser une variante de la phrase de Bilboquet:

— Tu n'as qu'une note? Et bien! joue toujours cette note, et les personnes qui aiment cette note seront transportées de joie.

Le peu de variété de son répertoire ne le déconcerte pas, et une fois parti, il va, il va, il va. Peu lui importe l'auditoire: il faut qu'il finisse son air, il le finit. Dans la Drôme, à Pierrelatte, à Suze-la-Rousse, comme qui dirait Chaponost ou Brindas dans le Rhône, il a trouvé moyen, en présence du fossoyeur, du serrurier, du maréchal, d'une famille d'oies et d'une nichée de canards, il a trouvé moyen de parler de Corneille, des Gracques, de Canfey, d'Arnaud de Brescia, etc., etc. Cela a produit beaucoup d'effet; jamais on n'avait entendu rien de pareil à Pierrelatte et à Suze-la-Rousse. Personne n'y a rien compris, mais c'était bien là-dessus que comptait M. Bancel.

A Paris, dans la salle du Châtelet, il a parlé de ses *convictions viscérales*. A sa place, moi, me trouvant devant un auditoire de libres-penseurs, j'aurais parlé de mes *convictions abdominales* ou *intestinales*. Les saucissonniers du Vendredi Saint comprennent mieux que toutes les autres ces convictions-là.

Messieurs les conférenciers, choisissez donc mieux vos sujets une autre fois.

Tenez, imitez donc M. Denis Brack. En voilà un qui sait ce qu'il dit. Il a fait, récemment, dans la salle Valentino, à la Croix-Rousse, une conférence sur l'*Ignorance*. Il fallait voir comme dans un pareil sujet il savait joindre la pratique à la théorie, la preuve à l'assertion, l'exemple à la démonstration. Il était là tellement à l'aise qu'on sentait que c'était son véritable milieu, comme l'eau est le milieu des poissons. En un mot, en parlant de l'*Ignorance*, M. Denis Brack était plein de son sujet.

On lui prête l'intention de faire prochainement une conférence sur le style épistolaire. Eh bien! je ne vous le cache pas, cette nouvelle me fait plaisir: je me souviens encore de la spirituelle épître qu'il adressa, l'an dernier, par l'intermédiaire du *Salut public* et du *Refusé*, à un maître d'école de Savoie.

Le bonhomme a, dit-on, survécu à ce terrible coup, mais les mânes de M^{me} de Sévigné ne sont pas contentes.

M. Jules-Napoléon Clerc, dit Jules Frantz, le directeur actuel de l'*Avant-Garde*, a été tour à tour dessinateur, puis acteur, enfin journaliste.

A l'époque où il faisait de la peinture et du dessin, la mémoire de Raphaël, du Poussin, d'André del Sarte, de Rubens, de Van Dick, de Meissonnier, de

Bellangé, d'Horace Vernét, de de Boissieu, etc....., etc....., continua à jeter un vif éclat.

Durant tout le temps qu'il cabotina au Cercle des familles, sous la direction du père Reynier, le souvenir de Talma et de Bouffé n'en resta pas moins vivace, et l'on n'entendit jamais dire que Frédérick Lemaître, Râvel, Geoffroy, Got, Talbot, Delaunay et autres fussent en train de maigrir de jalousie.

Aujourd'hui que M. Jules Frantz est journaliste, MM. de Girardin, Louis Jourdan, Veuillot, Duverney, Cassagnac et autres semblent vivre dans la plus parfaite quiétude et ne pas craindre pour eux-mêmes le désagrément qui arrive à une bougie d'un sou quand une gerbe de gaz s'allume tout à coup dans la pièce où elle se trouve.

Donc, le jeune Edouard Noël a eu tort d'appeler, l'autre jour, dans l'Avant-Garde, M. Frantz grand homme.

Pour le moment, voyez-vous, M. Noël, en parlant de M. Frantz, on dit tout au plus *homme grand*.

Si vous ne me croyez pas sur parole, demandez à papa : il vous tirera peut-être les oreilles pour ne pas avoir appris cela dans vos classes, que, comme votre ami Capitan, vous n'avez probablement poussées que jusqu'en troisième ; mais, en tous cas, il vous donnera une leçon de syntaxe.

M. Denis Brack est bien vexé. Mercredi un frère de la colonie pénitentiaire d'Oullins a été traduit devant le tribunal pour mauvais traitements administrés à des enfants.

Il s'agissait de coups de pieds... munis de sabots.

M. Denis Brack espérait que le jeune frère (qui sentait la chair fraîche) serait condamné à être engraisé jusqu'au vendredi saint de l'année prochaine, pour être, ce jour-là, mangé librement.

O déception ! le frère n'a été condamné qu'à deux mois de prison.

Mais, bast ! cela a toujours fait une tartine pour les quarante-sept lecteurs de l'Excommunié.

La petite presse lyonnaise semble jusqu'à ce jour avoir eu pour principal but, sinon pour but unique, de dénigrer la grande presse : le Progrès, le Salut public, le Courrier. Tous ces journaux ont été successivement attaqués par les petites feuilles locales avec une violence qui n'avait d'égale que la déloyauté et la mauvaise foi qui présidaient à ces attaques.

Notre journal ne veut pas tomber dans ce lieu commun, d'autant plus facile à aborder que les grandes feuilles ne se défendent pas et se taisent constamment devant de telles accusations. Je ne puis, cependant, me désintéresser assez des intérêts lyonnais pour laisser passer sans en faire mention la conduite du Progrès et du Salut public dans la question du railway à construire de Lyon à St-Etienne par Givors.

Tandis que le Courrier et la Décentralisation font des efforts surhumains pour amener une solution favorable à ce projet, dont l'exécution serait un véritable bienfait pour notre contrée, je vois les deux autres grands journaux de Lyon faire leur possible pour amener une solution en sens contraire.

Que le Progrès défende les intérêts de la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, cela n'a rien de bien étonnant : il a toujours agi de la même façon à cet égard. Mais le Salut public ! Savez-vous ce que l'on dit de vous, Salut public ? On dit ceci :

« Autrefois, avant de s'être fait imprimeur, le Salut public dévorait chaque jour un wagon. »

« M. Max Grassis croquait la carcasse. »

« M. Lenormand (Léonce) faisait préparer les banquettes à la vinaigrette. »

« M. Linossier faisait de la toiture une sorte de fricandeau à l'oseille. »

« M. Astier, un gourmand, arrangeait le truck et les roues aux truffes et arrosait le tout d'un marsala généreux. »

« On voulait bien abandonner les chaînes d'attache à M. Rigault, qui les mangeait à domicile sous le nom de tripes à la mode de Caen. »

« Le dimanche on se payait un wagon de 2^e classe, et, les jours de gala, on servait à la rédaction réunie une voiture de 1^{re} classe, bardée de tranches de chef de gare. »

« Le matériel de la Compagnie allait diminuant, diminuant, et la voracité du Salut public s'accroissait d'autant plus que l'adjonction d'une imprimerie à son administration avait doublé son appétit pantagruélique. »

« Tout à coup, un administrateur de la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée eut une belle inspiration. Sur son conseil on retira à Mme Chanoine la moitié du travail annuel qu'on lui donnait ; on jeta au Salut public cet os, sur lequel la rédaction se précipita avec un aboiement joyeux. Depuis lors MM. Grassis, Lenormand (Léonce), Linossier, Astier, Rigault, etc.... le rongent chacun par un coin, cela les occupe, et ils laissent intact le matériel de la Compagnie. »

Je ne sais pas si cette parabole est absolument vraie dans tous ses détails ; mais ce qui est bien certain, c'est que, depuis le jour même où il a monté une imprimerie, le Salut public n'a plus que chanté les louanges du service des chemins de fer entre Paris, Lyon, Marseille et embranchements.

UN BAYARD.

FAITS ET ANECDOTES

Dans le grand-duché de Gêrolstein, comme chacun sait, les institutions pénales ont avec les nôtres une frappante analogie.

Un misérable paraît devant le jury. Il avait tué père et mère (le misérable, bien entendu) avec des raffinements inouïs de barbarie et de cruauté.

Le jury délibère. Au moment où il rentre dans la salle, le greffier, impatient de connaître le verdict, interpelle le chef du jury.

— Ah ! ma foi, répond celui-ci, tant pis pour lui ! Nous lui avons f.... lanqué les circonstances atténuantes sans miséricorde.

Il y a quelques jours, un individu, après avoir acheté dans la boutique d'un pharmacien pour deux francs de drogues, paie et s'en va.

Il était à peine sorti lorsque l'apothicaire s'aperçoit qu'au lieu d'une pièce de deux francs, il a reçu une pièce de 2 sous blanche.

Indigné, il lance son élève après sa peu délicate pratique.

L'élève reparait au bout de quelques instants.

— Eh bien?... dit le patron.

— Je n'ai pu l'attraper, répond l'apprenti pharmacien.

— Ah ! le coquin ! riposte l'autre. Mais bientôt, prenant son parti :

— Bast ! dit-il, je gagne encore un sou...

Un bon docteur de notre connaissance se rend dernièrement auprès d'un malade, lequel éprouvait, depuis longtemps, d'assez vives souffrances.

— Rhumatisme aigu, prononce le docteur ; qu'avez-vous fait jusqu'à ce jour ?

Le patient montre l'ordonnance qui avait été formulée à son intention par un autre Esculape.

— Tiens !... Tiens !... Cela me fera peut-être du bien, dit l'homme de l'art ; je suis atteint moi-même d'un rhumatisme chronique. Je vais essayer ce traitement.

Cela dit, il se lève pour sortir, oubliant complètement le malade.

Combien vous dois-je ? demande ce dernier impatienté.

— Cinq francs, répond sans sourciller le brave médecin.

Et il sort, emportant l'ordonnance de son confrère. Il était radieux.

Je le crois bien.

UBI TROJA FUIT

DEPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

« Place Tholozan, le 29 avril, 5 heures du matin. — Cette nuit, la boîte du journal l'Excommunié a été brisée à coups de hache. Un des petits Denis Brack a éprouvé une telle frayeur qu'il a été pris d'une attaque de goutte, tandis que son aimable père sentait les premières atteintes de la coqueluche. — Le concierge. »

À la première nouvelle de cette catastrophe, je me transportai place Tholozan, 23. Je voulais voir *ubi Troja fuit*. Je trouvai, en effet, gisant, mornes et silencieux sur le sol, quelques morceaux de bois vermoulu qui semblaient avoir été détachés avec violence de deux pitons plantés dans le mur.

C'étaient, hélas ! les restes funèbres de la boîte de l'Excommunié, laquelle avait dû être achetée 10 sous chez un revendeur de gages.

J'eus beau chercher dans ces fragments informes la trace des coups de hache. Ce fut en vain. Il est bien possible que ce monument ait été brisé à coups de hache ; mais, pour l'affirmer avec autant d'aplomb que M. Denis Brack dans le dernier numéro de l'Excommunié, il faut être soi-même l'auteur de cet affreux sacrilège.

Serait-ce donc vous, M. Denis Brack, qui auriez brisé votre boîte, afin de faire une réclame digne de Rossignol-Rollin à votre journal l'Excommunié et de lui faire franchir le chiffre de 47 lecteurs, qu'il n'a pas dépassé jusqu'aujourd'hui.

Tandis que je m'adressais cette question, un monsieur, en bonnet de coton, en manches de chemise, un plumeau à la main, s'approcha et dit :

— Si vous avez de la copie à remettre, Monsieur, donnez-la-moi. Je la lirai et, si elle est digne d'être imprimée, nous te vous la ferons passer dans le prochain numéro.

— Comment ! nous te vous la ferons passer ?

— Mais oui ! nous te vous la ferons passer. Je suis le concierge de M. Denis Brack, et c'est moi que je corrige ses articles.

— Ah ! c'est vous que vous corrigez...

— Quand je dis que je corrige, c'est-à-dire que je corrige les articles de M. Denis Brack et que lui il corrige les miens. Nous se rendons service tour à tour.

— Eh bien ! tenez, rien qu'en lisant le Refusé, l'Avant-Garde et l'Excommunié, je m'étais déjà douté que vous étiez pour quelque chose dans la prose de M. Denis Brack.

— Vous êtes *ben* honnête, Monsieurrrr.

A NOS CORRESPONDANTS

ANTHELME MARIUS. — Votre lettre est trop didactique pour un journal militant comme le Rasoir, qui n'a pas le temps de faire un cours de grammaire à ses lecteurs, lesquels, du reste, n'en ont pas besoin.

VITRIOLIN. — Merci, Monsieur. La collaboration d'un honnête homme qui est en même temps un homme d'esprit ne peut que nous être très-utile et très-agréable. Nos adversaires sont peu dangereux par leur valeur personnelle ; mais vous savez, la vermine, cela pullule, et abondance de poudre insecticide ne nuit pas.

Le Gérant-responsable, A. CHÉRANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Aimé VINTRINIER, rue Belle-Cordière, 14.